JEAN DE LA VARENDE

# CET EXTRAORDINAIRE MONSIEUR JULES VERNE



PRÉSENCE DE LA VARENDE
1996

Cette édition originale
spécialement réservée à
PRÉSENCE DE LA VARENDE
16, rue Jean de La Varende
14250 Tilly-sur-Seulles
a été tirée à :

18 exemplaires sur Japon nacré
marqués A à R et réservés
aux membres du Bureau,

50 exemplaires sur vélin Johannot
numérotés de 1 à 50
et réservés aux membres donateurs,

160 exemplaires sur vélin Rivoli
numérotés de 1 à 160 et réservés
aux membres bienfaiteurs,

400 exemplaires sur vergé Ingrid
numérotés de 1 à 400.

EXEMPLAIRE
sur Ingrid
N°

# CET EXTRAORDINAIRE
# MONSIEUR JULES VERNE

*« Il faut perdre ceux qu'on aime,*
*comme ceux qu'on n'aime pas.*
*Néanmoins, tâchons d'être de ceux*
*qui sont aimés,*
*quand nous partirons à notre tour. »*

Jules Verne

JEAN DE LA VARENDE

# CET EXTRAORDINAIRE MONSIEUR JULES VERNE



PRÉSENCE DE LA VARENDE
1996

# MONSIEUR JULES VERNE

EN 1928, pour le centenaire de Jules Verne, son œuvre et sa personnalité furent brillamment et délicatement présentées par sa nièce Mme Alotte de la Fuÿe. L'auteur voulut bien m'en donner une édition originale, en avouant son chagrin d'autres interprétations moins familiales et plus tapageuses. Un sentiment exquis s'exprimait en effet dans ce petit livre, qui ajoutait à sa fidélité une grande distinction. Il a tout dit et gracieusement. Jules Verne l'eût aimé. Cette biographie aurait pu porter en sous-titre : « Ou le triomphe du tempérament ». L'homme et l'écrivain ont réalisé l'enfant impulsif et effervescent qui n'était pas sans inspirer aux siens quelque souci : « Que fera-t-on de Jules ? » Il se fit lui-même et dans cette ligne qu'il avait tracée, cette parabole étincelante qu'il poussa jusqu'au bout.

# MONSIEUR JULES VERNE



L était nantais et l'on peut y voir des nécessités. Au moment où la belle ville se transformait, s'anémiait, la nostalgie s'empara de ce qui restait en elle. Le souvenir et le regret sont des rois-mages.

Nantes vivait imprégnée de l'arôme des Isles, et, aux extrêmes limites de la Bretagne, paraissait déjà méridionale. Or, l'on a beau appartenir à une famille mesurée, réservée, aristocratiquement bourgeoise, la ville s'impose, avec ses vieilles gloires, ses chants, ses rires et ses brises. Ne pas oublier que ce sont des magnolias qui ombragent le quai de la Fosse ; que l'île Feydeau, où demeura le visionnaire, se composait uniquement de vingt-quatre palais. Nantes se parait de

singuliers contrastes. Les petits Verne, pour y rentrer de la campagne, prenaient une des « Dames blanches », une diligence couleur de neige, aux livrées blanches, aux chevaux blancs, et, comble de recherche, *munie d'une boîte à musique à l'essieu.* Par opposition, ils passaient souvent devant les carrières de Miséri où vivait une population sauvage et paria : les Magots, souvenir des Cagots, des Coquillards de jadis ; une sorte d'horrible tribu qui descendait des « noyeurs » de Carrier.

Quand le petit Jules disparut un beau matin, à 12 ans, on le crut enlevé par les Magots. Ce fut un affolement, mais on apprit qu'il avait été vu montant à bord de la *Coralie*, un trois-mâts à destination des Antilles. Son père sauta dans le bateau à vapeur, le « pyroscaphe », dans sa nouveauté, dépassa le voilier et intercepta à Paimbœuf le vaillant mousse : Jules s'était embarqué pour les Isles afin de ramener des bijoux pour sa cousine Caroline. Son père lui fit jurer de ne plus voyager qu'en rêve. En fait n'a-t-il pas assez bien tenu son serment ? Que

sont les voyages réels de ses yachts, des *Saint-Michel*, à côté de ceux que publia Hetzel ?


ULES VERNE a été très beau, presque autant que son père dont la pureté des traits était célèbre à Nantes, d'une beauté extrêmement virile. C'est lui, plutôt que Pierre Arronax, que Riou, son illustrateur, choisit pour représenter le capitaine Nemo, mais Jules Verne était moins grand. Il se rattrapait par l'athlétisme. Il passait pour être doué d'une force anormale en même temps que d'une alacrité, d'une souplesse presque simiesques, qui diminuaient sans doute sa noblesse d'allure. Il était châtain clair et on l'imagine mal presque blond, ce qui fut cependant.

Il possédait cet attrait rapide que l'on étiquette sous le nom de charme, quand, justement, il existe tant de « charmes » divers et si profondément différents. J'ai connu plusieurs personnes qui l'ont rencontré et apprécié. Son exceptionnelle

mobilité finissait toujours par intéresser et retenir, d'autant plus qu'il n'était pas sans timidité de début et que cette légère indécision des premières minutes lui donnait de la délicatesse. Il avait le goût de la truculence mais aussi son inquiétude. Sa jeunesse fut difficile et il y mangea beaucoup de viande enragée. Il avait fait plusieurs métiers autour d'une vocation indiscutable d'écrivain : courriériste, secrétaire, boursier. Il était presque toujours à l'affût ; il accueillit la chance avec l'adresse d'un homme exercé.

Il y eut, chez lui, un retournement singulier du plaisantin, du farceur en train de s'imposer comme un autre Alphonse Allais. Il aimait la galéjade et abusa du calembour, de l'à-peu-près. Il s'en fallut d'un rien que Jules Verne ne fût un sous-Offenbach, un de ces truqueurs du Second Empire dont la joie ressemblait à la grimace, une manière de tic. Oh, je sais et j'apprécie ; rien de plus courageux que la gaieté, la gaieté envers et contre tout ; qualité qui constitue une des forces profondes de la nation. Seulement, les Français *n'estiment pas*

*la gaieté*. Ils s'amusent et s'empressent d'oublier, s'ils ne dédaignent pas, si même ils ne méprisent point. Pour nous, l'homme qui rit tient du pitre. Les Français n'ont de véritable respect que pour ceux qui les ennuient. « Un grand livre », me disait Chaumeix, « est toujours un livre embêtant ». L'illustre académicien était d'ailleurs de ceux qui déclaraient, comme Gide, qu'on ne pouvait faire de bonne littérature avec de bons sentiments : une des imbécillités les mieux soignées de notre époque.

Fait psychologique qui n'a pas été assez étudié, ce changement complet de tendance. Jules Verne débute dans les Lettres par l'humour et la farce, et, subitement, leur succède une gravité émue qui lui conféra une audience au moins aussi forte que celle de ses inventions pseudo-scientifiques. Ses romans mirent en scène d'honnêtes gens avec les quelques traîtres indispensables au répertoire et qui appartenaient à la composition de l'époque. L'honneur, le patriotisme, le dévouement, la générosité, la tendresse filiale, l'attachement domestique y sont en honneur

non moins que l'électricité, le plus lourd que l'air, la balistique et les explorations. Les romans de Jules Verne ajoutèrent, à l'épopée mécanique, l'épopée sentimentale. Dans les *Enfants du Capitaine Grant*, quelle tendresse, quel culte familial ; dans *Cinq semaines en ballon*, quel dévouement que celui du brave Joë ! Jules Verne voudrait rendre l'humanité entière sympathique ; dans l'*Ile mystérieuse*, une fois torpillés les méchants pirates, tous sont dignes d'être aimés, même Ayrton qui se régénère. Du plaisantin, il ne reste que l'ingénieux. Quelle trouvaille, quel renversement, que le jour gagné par Philéas Fogg en marchant vers l'Est !



L arriva ceci : dès que Jules Verne vit devant lui s'ouvrir la voie féconde, dès qu'il pressentit son œuvre, il se calma et se décanta. On n'est pas impunément le fils d'un Pierre Verne, cet ascète qu'on révérait. On ne vit pas aussi sans éprouver la contagion de Sainte-Bretagne, cette osmose

mystérieuse à quoi nul n'échappe et qui modifie secrètement.

Le coup de foudre eut lieu en automne 1852, dans la chambre d'Hetzel. L'éditeur fameux, d'une haute conscience israélite, dont les débuts furent infiniment modestes, au sou près, au centime près, au liard près, montrait une sorte de génie de la librairie. J'en ai beaucoup entendu parler par un de ses coreligionnaires qui l'avait approché de près, connaissait ses bonheurs et ses malheurs, et je souhaite qu'un brave garçon rédige sa biographie. Hetzel, comme tous les grands travailleurs, prenait beaucoup sur ses nuits et recevait au lit le matin.

Il éclaira Jules Verne jusqu'aux limites de son imagination. L'écrivain, sous son coup de projecteur, entrevit son épopée vertueuse, dirai-je ; son monument aux hommes d'énergie et de grand cœur. Fini de rire : le sentiment héroïque offrait de bien plus grands travaux. Emouvoir au lieu d'égayer lui parut d'un art infiniment plus humain. Cela s'ajoutait à l'idée déjà formulée de son futur public, de celui qu'il allait s'annexer, des

adolescents qu'il entraînerait. La cellule d'Hetzel fut son chemin de Damas.

L resta toujours entreprenant, actif, bonhomme et gardant du goût pour la plaisanterie, le travestissement, les fêtes burlesques, mais, très bizarrement alors, avec une sorte de fêlure, d'atteinte cachée, qui apparaissait malgré lui. Il était divisé contre lui-même, et tous ceux qui l'ont serré de près et sans grossièreté spirituelle n'ont pu se le cacher bien longtemps, s'ils ont tenu à une discrétion que nous n'enfreindrons pas non plus.

Etait-il déséquilibré entre deux tendances, l'une d'abondance et d'expansion, l'autre de contrainte et de réticence ? Ne serait-ce que cet effrayant labeur, cette concentration que nul des siens n'aurait osé même espérer ? Et qu'on ne parle pas des nécessités d'argent, des goûts dispendieux qu'il fallait satisfaire à toute force. Au moment où Jules Verne roula et navigua sur l'or, jamais il ne fut plus assidu à sa besogne ; si l'amour du gain l'eût

seulement conduit, on aurait remarqué un tassement dans cette activité saisissante. Mais non, jamais ! Les voyages les mieux préparés, les plus réussis, sont freinés par ce besoin d'écrire, de donner suite. Tout cède devant l'autorité de la table à écrire, et dans une sorte de sauvagerie congénitale, pourrions-nous dire. Il s'installe n'importe où, aussi bien dans la cage de l'escalier, et il s'établit sur n'importe quoi, fébrilement. Où sont les somptueux bureaux et les classeurs ? Deux ais de sapin, à peine rabotés. Tout le cède à cette fureur d'extérioriser, d'établir, de développer. Ceux qui ont réfléchi sur la condition de l'artiste n'ignorent pas qu'une pareille astreinte ne soit bien rarement l'effet du bonheur.



L s'est formé une légende facile et factice de Jules Verne ; on l'a vu gros et simple. En fait, il a su garder son secret, et nous sommes quelques-uns à lui réserver notre amitié pertinente et laconique. Si je

dépasse quelque peu ma réserve, actuellement, c'est que je ne puis pas ne pas me formaliser de cette vulgarisation, comme enragée, qu'a subi depuis plusieurs années sa mémoire. Jules Verne fut bien plus seigneurial que ce patron de gabarre qu'on veut à toutes forces introduire dans l'imagerie d'Epinal. Un pareil profil ne trompe pas. Malgré ses charges, ses boniments, ses déclamations, nous ne savons rien de sa vie intime, de sa vie repliée et expressément défendue. Nous n'en pouvons retenir que les cahots, les contreordres, les décisions contrastées. Cette énigme ajoute à sa taille et nous ne cherchons pas à la résoudre. Il a eu quelques mots troublants sur lesquels on n'insiste pas, en déclarant qu'il fallait le *lire* et non *l'interroger*. Ce fut une stupeur quand il se porta sur la liste rouge, à Amiens. Pierre Verne en serait mort, car déjà l'anticléricalisme avait pris sa teinte. D'autre part, voici, avec Jules Verne, un excellent père de famille, un homme à la main ouverte et qui respecte foncièrement la spiritualité, et nous ne savons pas si, loin d'être pratiquant, il

fut même chrétien. Il rend hommage à Dieu, certes, mais sous forme de quelques oraisons banales ou presque machinales. En somme, est-ce que la religion de l'Honneur, de l'Energie, du Patriotisme ne suffit pas à ses personnages ?

La vie de Jules Verne a été profondément bouleversée avec l'âge mûr. A soixante-six ans, il écrivait à son frère qu'il avait été frappé de « coups » dont il ne saurait jamais se remettre. Il reçut l'extrême-onction avec déférence, même avec piété. Peut-être qu'il se retrouvait.


ULES VERNE a tracé un magnifique parcours de romancier de la jeunesse, de romancier robuste et dynamique. Je crains qu'il n'y ait du battage dans les couplets qu'on réserve à ses anticipations. J'ai le sentiment que dès les premières trouvailles, cela devint une manière de truc, d'exploitation qu'il poussait, et dont il suivit le filon. Pas difficile, tout le monde l'aidait, les savants amusés lui propo-

saient des projets, certains même les lui établissaient.

Non, il y eut bien plus fort : plutôt que des inventeurs et des inventions, ce qui a fait son succès mérité, fécond et son vrai triomphe, ce fut sa Foi, son « goût des Purs et des Invincibles », comme le dit Mme de la Fuÿe. Plus qu'un romancier du Mécanisme, Jules Verne a été le romancier de l'Homme, de l'homme au front vertical : de l'Européen.



Ce texte est paru en édition pré-originale
dans le catalogue de l'exposition
« Jules Verne »
organisée du 4 juin au 15 octobre 1955
au Musée de la France d'Outre-Mer.

Cette plaquette
a été éditée pour les adhérents de
« Présence de La Varende »
en l'année du 1 500e anniversaire
du baptême de Clovis.
Achevé d'imprimer le 18 mai 1996
jour de la Saint-Eric
sur la presse de René Jeanne
typographe à la fontaine au Roi
à Paris.
Composition au plomb
de Lino-Paris-Nord
et impression en typographie
avec l'aide de Guy Sepret.